

Les objets de la campagne

Les plus nombreux, bien que ce ne fût ici que de petites exploitations avec deux ou trois vaches, plutôt deux que trois, et les jeunes veaux qui deviendront grands !

Il fallait néanmoins des outils. Pour les moyens de transport des récoltes, vous énumérez la gabbia, la gerla et la sdirna et vous aurez déjà fait le tour. Donc à peu près tout sur le dos vu la forte déclivité des pentes et l'absence presque complète de champs plats. Une agriculture de subsistance plus que de production intensive. On trouve peut-être son argent à vendre un veau de temps à autre, quelques stracchi à l'occasion, et avec ça on peut acheter le maïs en plaine qui permettra la polenta quasi quotidienne. On élève des poules, on cultive son jardin, bref, il y a assez à faire pour simplement tourner.

L'industrie c'est au fond de la vallée. Quelques-uns s'y rendent pour y travailler. Cela n'empêche pas qu'ils gardent leur petit train de campagne, ce qui leur fera double journée. Le salaire global n'est jamais très élevé. D'où, quand la possibilité de s'expatrier pour aller comme saisonnier en France ou en Suisse, on la prend. On reste donc près de six à huit mois là-bas, et l'on revient passer le reste du temps ici, pour la mauvaise saison où l'on soigne son bétail tandis que d'ordinaire c'est la femme qui s'en charge. Rude vie que voilà. Certains n'y résistent pas. Ils plaquent tout, et partent avec famille et bagages pour leur nouveau pays où ils s'installent de manière définitive.

Cela signifie la fin de la campagne, mais aussi parfois la fin des hameaux dont les maisons croulent sous le poids des ans. Les terrasses que l'on cultivait se voient reprises par la forêt, les murs se délitent. Les meilleurs champs sont loués à d'autres qui seraient restés. Mais dans l'ensemble, mis à part le fond de la vallée où les gens demeurent plus volontiers, c'est la désertification progressive, et semble-t-il définitive des hameaux. Certains, de huitante habitants, verront leur population se réduire à deux ou trois familles, celles-ci par ailleurs de moins en moins nombreuses. On connaît même des hameaux qui perdent l'ensemble de leur population, devenu villages fantômes qui ne doivent parfois une timide renaissance qu'à une ou deux maisons qui retrouvent des habitants de vacances ou de week-end. Rien de bien lumineux.

Mais restons-en au temps où toutes ces terres se cultivaient encore. D'une part les champs pour le fourrage du bétail, d'autre part les bonnes parcelles à la terre plus profonde pour la culture des pommes de terre voire du maïs, encore que celle-ci fut abandonnée assez tôt, les habitants préférant acheter ce produit en plaine où la production est infiniment supérieure à celle d'ici.

On complète l'alimentation par des châtaignes que l'on cueille surtout sur les pentes les moins exposées au soleil. Malheureusement la maladie ravagera des zones entières, si bien que cette civilisation de la châtaigne disparaîtra elle aussi. On le voit donc, rien de bien lumineux dans tout cela, avec, sur le plan naturel, une conséquence peu attendue, la recrudescence de la forêt qui a envahi non

seulement les pâturages des zones les plus élevées, mais aussi les prairies de moindre altitude. On est par ainsi devenu, dans un pays qui avait perdu l'essentiel de ses forêts par leur surexploitation, un vrai pays de forêts. Encore que l'exploitation de celle-ci ne donnera guère que du bois de feu ou d'industrie, mais non pas par exemple du bois de charpente. Certes, les émigrés, quand ils revenaient au pays, emportaient avec eux des plantons de sapins dans leurs bagages qu'ils plantaient un peu partout, mais les forêts qui en résultèrent ne furent jamais ni belles ni fortement productives. Des parcelles peu avenantes, sans plus de sous-bois, pour un produit de qualité modeste.

L'agriculture, l'élevage. Les granges et les écuries sont souvent en annexe, et non pas dans la maison elle-même. On a déjà découvert dans un autre chapitre comment étaient ces constructions, avec la grande porte qui permet de passer les hottes dans le haut, et les jambes du porteur dans le bas. Pourquoi pas des grandes portes du haut en bas, c'est là le mystère. La chose eut été plus simple et tout autant pratique. Retrouvons quand même l'un de ces anciens éléments architecturaux :



Porte de l'écurie d'un petit hameau situé sur la rive gauche de la vallée, Nasso. Le rafistolage, les Bergamasques, ça les connaît !

Le dernier paysan du coin, Francesco Valceschini dit Cecco, a cessé ses activités agricoles en 2020. Depuis lors la grange et l'écurie qu'il occupait au bout du voisinage ont été transformées en musée, le musée de Gaiazzo.



Ecurie.



Grange.

Si l'écurie reste plus ou moins telle qu'elle était, la grange par contre accueille la plus grande partie des objets témoignant de la vie ancienne de Gaiazzo.



Le paysan Cecco, fut longtemps employé en Suisse. Revenu au pays, il reprit un petit train de campagne en même temps qu'il travailla sur les routes de toute la région bergamasque, puis enfin trouva une place tout de même plus tranquille dans une usine de tournerie de Brembilla, le gros village du fond de la vallée.

Ses horaires, lors de sa pleine activité professionnelle, étaient pratiquement insensés, avec le lever à quatre heures du matin pour la traite et l'affouragement du bétail, la seconde traite se faisant dès 20 heures, avec le travail de nettoyage de l'écurie qui suivait. Et cela sans oublier les récoltes, plusieurs coupes de foin et de regain qu'il fallait accomplir lors des week-ends et des vacances.

C'est ici le cas de dire que l'on n'est pas tous né sous la bonne étoile. Mais l'homme nous avoua maintes fois qu'il aimait le bétail et la campagne, d'où sa résolution de tenir jusqu'au bout, soit en cette année 2020, âgé d'environ 80 ans.

Il fut le dernier paysan du village, après une vie agricole pour celui-ci de sans doute plus de trois siècles. Usé de toute part, l'homme ne fait plus guère aujourd'hui que de soigner les lapins de la maisonnée.

Si tout se faisait autrefois à bras, et à pied, le fourrage engrangé sur le dos, depuis vers 2000 environ notre agriculteur sut se munir d'une brouette à moteur et à chenilles, engin assez extraordinaire qui lui permit désormais d'aller dans les champs les plus pentus. Sans cet engin providentiel, il est à croire que Cecco n'aurait pas tenu si longtemps. Il sert encore aujourd'hui sa brouette à moteur dont il devrait changer les chenilles depuis au moins dix ans ! Et lui faire par le même temps une révision complète qui tarde à venir.



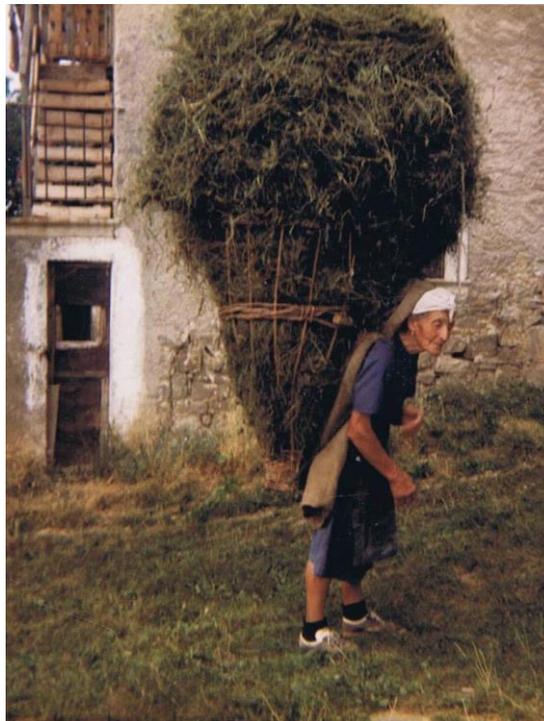
Mais pour l'heure revenons-en à l'époque traditionnelle où tout se porte sur le dos. Pour le foin avec la gabbia ou avec la sdirna, pour le fumier, avec la gerla, remplacée dernièrement par la brouette. Ci-dessus Cecco et sa brouette à moteur. La charge est bonne, la pente raide, on arrivera néanmoins à bon port.



La gabbia et son support occasionnel, la zarléra.



Les gabbie demeurent en nombre au musée de Gaiazzo, toutes restaurées !



La Emma Carminati, habitante de la grande maison carrée, patronne du hameau. Elle pouvait rester à discuter une demi-heure avec sa charge sur le dos. Mère d'une nombreuse famille dont son fils Salvo est le dernier, et dernier habitant de la maison carrée avec son épouse Caterina. Le hameau n'est pas en situation démographique expansive, avec au total 11 habitants à l'année seulement.



La Emma sur le seuil de sa maison. Du caractère, elle en a.



Son beau-fils Cecco le sait pertinement !



La sdirna, faite pour charrier le foin. On la pose à terre, on y entasse le foin que l'on sert avec la corde et puis l'on charrie ce baluchon sur les épaules pour l'amener à l'écurie. Cet instrument permet de plus grosses charges que la gabbia, mais il faut être à même de se le coltiner sur les épaules et de faire quelques centaines de mètres avec cette charge.



Trudle, va avec la sdirma pour assurer la corde.





Notre agricultrice entasse le foin ou le regain sur la sdirna.



Son homme charriera sa charge jusqu'à la grange.



La grange en hiver. La tête a déjà été bien entamée grâce au coupe foin, à droite, aiguisé comme un rasoir (ces trois dernières photos tirées de Amare).



Le coupe-foin ou taglio fieno.

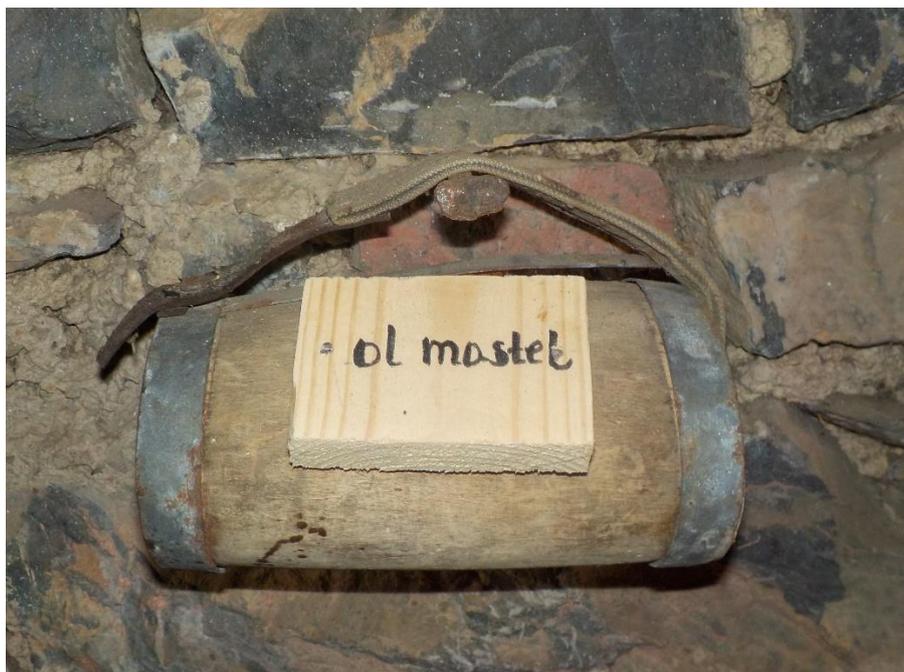


La ranza et les typiques blouses du paysan en coton, que l'on trouve autant en Italie qu'en Suisse voisine. Amare.

Sur les champs, avant l'introduction de la faucheuse à moteur, l'on se servira longtemps de la faux (ranza en bergamasque, falce en italien). Ces dames autrefois, tandis que le mari était saisonnier en Suisse, s'en allaient faire de l'herbe, surtout pour la litière, dans les pentes les plus invraisemblables. Elles utilisaient alors la serpette (falcetto, en bergamasque sighez).



La collection de serpettes ou faucilles du musée.



Le petit tonneau pris au champ pour y mettre quoi ? De la goutte, du vin, du cidre, simplement de l'eau ?)



L'enrouleur de ficelle, vu comme ça, en passant.



De retour à la maison on redressait le fil de la faux sur l'enclume.



Aux champs, le râteau plutôt que la fourche. Nous n'en connaissons aucune en bois, toutes métalliques.



Cecco sur ses champs les plus pentus.



Echelle pour monter sur la tête de foin.





Il existait encore des fabricants d'échelles et de gabbie vers la fin du XXe siècle.



La gerla, hotte pour charrier le fumier, beaucoup plus rare que la gabbia que l'on retrouve encore en nombre, tout au moins dans les anciennes exploitations agricoles.

Il s'agit maintenant de sortir le fumier de l'écurie. Abandonnons la gerla pour ne plus s'occuper que de la brouette, soit en italien de la careta. La ci-dessous servait-elle pour le fumier, ou plutôt pour le sable et le ciment ?



La brouette métallique a remplacé avantageusement la lourde brouette de bois. On fera un tas de fumier (letame), dans un champ roche de la maison.



Revenons en arrière voici l'heure de la traite. Notre Cecco est assis sur un tabouret à trois pieds, lo scagn de muns. On trouve aussi le tabouret à un pied, que l'on charrie d'une main. Celui-ci est dit le botte-cul en Suisse et on le fixe autour de la taille basse avec une ceinture, ce qui permet d'aller d'une vache à l'autre sans plus s'occuper de son siège. On peut voir ici que la litière est faite d'un peu de paille et de nombreuses feuilles que l'on est allé récolter aux pieds des arbres.



Lo scagn de muns à un pied.



Lo scagn à trois pieds, celui-là même que servait Cecco.



Faire la litière, soit sortir le fumier de l'écurie pour le mener sur le tas. Fumier = létame. La fourche à quatre dents que l'on appelle trident à la Vallée de Joux. Pour le fumier clair on pourra aussi servir la pelle ronde, soit ol badil per ol ledam. Le fumier sera étalé sur les champs à l'automne, ou au printemps de bonne heure, lui permettant ainsi d'engraisser le terrain sans laisser trop de trace. Les anciens, qui utilisaient surtout les feuilles comme litière, allaient râtelier celles-ci après la disparition du fumier lui-même. Nul doute que ces feuilles ainsi récupérées se vaient une deuxième fois. Ainsi rien ne se perdait !



Vache à Cecco. Devinez la race.



Quand l'on se décide à sortir la bête.

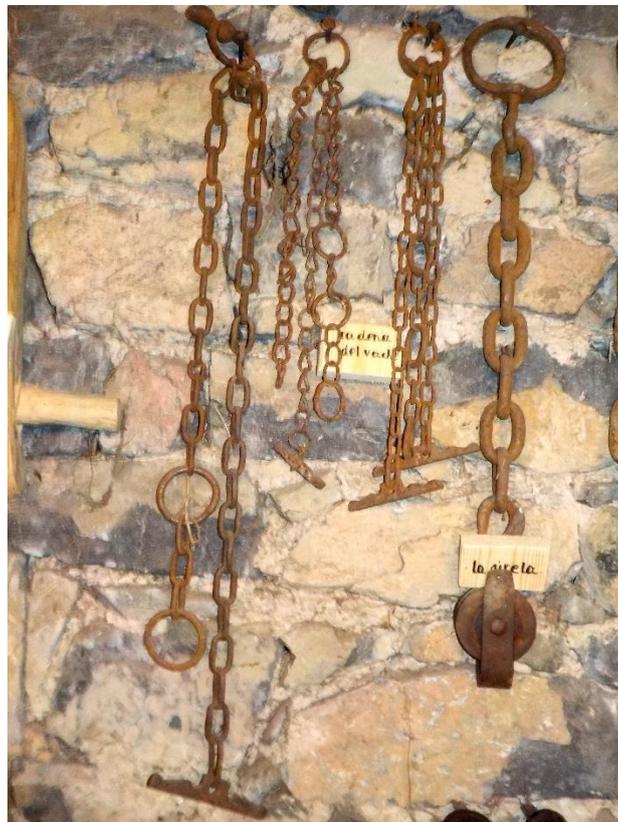




Les vaches pouvaient être munies de clochettes. La collection du musée est d'une pauvreté confondante. Dans tous les cas on est bien loin en Italie d'une tradition de la cloche comme en Suisse. Et pourtant les fondeurs de cloches, autant sur Suisse que sur France, étaient avant tout italien, Albertano à La Sarraz – qui devait finir sa carrière en 2022-2023 – Obertino en France.



La crèche ou la mangeoire (la mangiatoia ou la trais), avec les liens nécessaires pour trois bêtes (catena per tenere le mucche).





La mangeoire à veau dans l'angle.



Le balai sans manche pour nettoyer l'écurie et le gambisöl, genre d'attache ancien pour le bétail.



Piège à souris et trappe à taupe.



Une poulie qui pourra toujours servir et trappes à taupes d'origine suisse.



Comment s'éclairer en ces lieux sans lumière électrique, si ce n'est avec le falot-tempête.



Les outils du paysan-cultivateur.



Bêche plate et bêche avec dents.



Les femmes sont à la tâche en dessous de Catremerio.



Les foins, aussi du côté de Catremerio.



Les foins du côté de Cavaglia-Dosso.



Les jolies filles de Piazza-Brembana sont aussi à l'œuvre pour labourer. Photo Eugenio Goglio.



A l'œuvre, toujours du côté de Catremerio.



Honorons au passage cette brave vieille de Cavaglia.



Comme aussi ce vaillant muletier qui passait encore à Gaiazzo en l'été 1978.

Notre Cecco ayant abandonné la paysannerie en 2020, pour occuper son temps il se dévoua désormais à l'élevage des lapins dans sa propre écurie, bâtiment indépendant situé au-devant de sa maison.



Les lapins, une bonne cinquantaine, sont derrière la porte du bas.



Il utilise toujours sa brouette à moteur et à chenilles, de celles qu'il devrait remplacer depuis dix ans et qu'il ne change pas !



Une lapine, énorme, plus de 5 kg, est allée jusqu'à faire dix petits, tous vivants.



Les clapiers du maître des lieux. Tout ça est « à la bergamasque » !

